

# En route, mauvaise troupe ! Nantes et le surréalisme

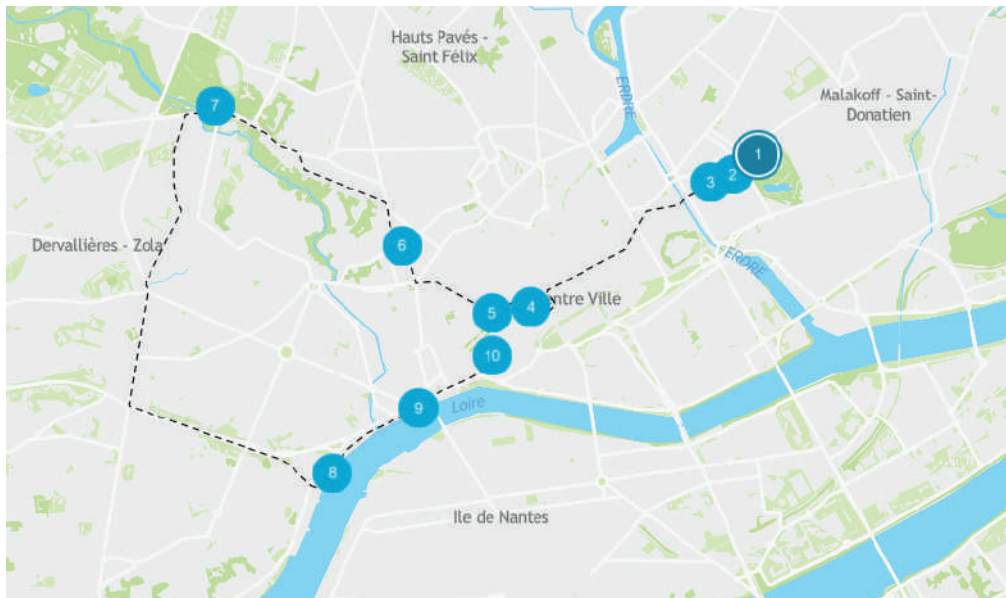
Le parcours est composé de 10 étapes (environ 7,9 km). Départ au Jardin des Plantes.

Dans son *Manifeste du surréalisme* de 1924, André Breton définissait ce mouvement comme un « automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale ».

Le surréalisme recherche la liberté sous toutes ses formes, refusant le conformisme, critiquant l'art et la société.

Si le mouvement naît à Paris, il trouve certains prémices à Nantes, à travers notamment le groupe des Sârs qui regroupe quelques lycéens avant guerre, puis à travers la rencontre déterminante d'André Breton et de Jacques Vaché durant la Première Guerre mondiale. Par la suite, des écrivains et artistes Nantais, comme Benjamin Péret, Pierre Roy, Claude Cahun vont côtoyer les milieux surréalistes.

Ce parcours proposé par la Direction du Patrimoine et de l'Archéologie en partenariat avec la Bibliothèque municipale de Nantes et le Musée d'arts vous invite à aller à la rencontre des lieux surréalistes : lieux où se sont retrouvés ou côtoyés les pionniers, mais aussi lieux d'inspiration.



En route, mauvaise troupe ! Nantes  
et le surréalisme



## Jardin des Plantes - « L'Umour » provoc'

Rue Stanislas-Baudry

Le groupe des Sârs se distingue en pratiquant « l'Umour ». Jacques Vaché la définit comme une « volonté de surprendre, d'inquiéter, de scandaliser, de pulvériser. » Profitant de la proximité du Jardin des Plantes, lieu de convenances et d'interdits, le groupe de jeunes s'essaie fréquemment à des jeux provocateurs.

« Réunis, ils se mettaient en route dans les allées du jardin, scandalisant les gens paisibles par l'ardeur de leur verbe, l'impertinence aimable de leur sourire à qui levait les yeux sur eux, et une façon toute spontanée qu'ils avaient de se sentir chez eux sur chaque grain de sable où ils mettaient le pied. Jean-Jacques les suivant à distance, jetés avec ardeur dans des discussions esthétiques qui mènent loin du départ, où livrés à un humour dans le vide qui ne demandait qu'une occasion pour s'exercer en fait, au détriment des promeneurs, de la loueuse de chaises, ou du vieux gardien médaillé. »  
Jean Sarment, Jean-Jacques de Nantes, 1922



### Lycée Clemenceau - Le groupe de Nantes

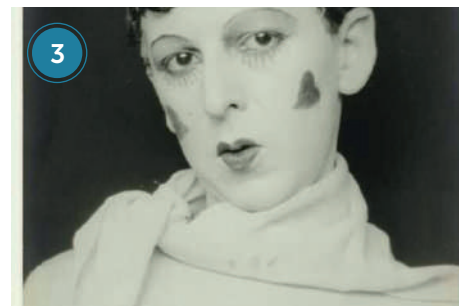
1, rue Georges-Clemenceau

C'est au Grand lycée que se forme au cours de l'année scolaire 1911-1912 le groupe des Sârs ou groupe de Nantes autour de quatre lycéens : Eugène Hublet, Jacques Vaché, Pierre Bissérié et Jean Sarment (de son vrai nom Jean Bellemère). Âgés de 16 à 17 ans, ces jeunes issus de la bourgeoisie cultivent l'anticonformisme, refusant les conventions sociales, condamnant le vieux monde et la faillite de la civilisation occidentale.

En 1913, les Sârs choisissent d'exprimer leur révolte, à travers une revue *En route, mauvaise troupe !*, dont le premier numéro fait scandale au sein de l'établissement. Relayés par la presse locale, leurs propos considérés comme antimilitaristes et antipatriotiques sont condamnés par les mouvements conservateurs. Sarment est exclu temporairement du lycée et Rigaud, auteur de l'article *Anarchie*, est renvoyé définitivement. Le journal est interdit mais un autre titre lui succède *Le Canard sauvage* qui verra la publication de quatre numéros entre août 1913 et janvier 1914.

Critiquant l'art, le groupe des Sârs cherche à s'émanciper par des recherches formelles et artistiques nouvelles : il se livre à des séances de « poésie unanime » pratiquant une technique d'écriture automatique, qui n'est pas sans rappeler la technique du cadavre exquis pratiquée plus tard par les surréalistes.

« Mais déjà, dans l'immédiat, une émulation toute neuve leur coule dans le sang, la joie d'aller devant soi sans bagages, libérés, pour la curiosité, pour le plaisir. Ils sortent tous d'un temps de reflux. Conformisme, mécontentement avec les parents, déficiences diverses, ils sortent tous de quelque chose qui a bridé leur jeunes années. La liberté de la rencontre, la confiance partagée, la jeune fierté de s'être choisis les dégagent. » Jean Sarment, Cavalcadour, 1977.



### Musée d'arts de Nantes - les artistes nantais et le surréalisme

10, rue Georges-Clemenceau

Le Musée d'arts reflète l'ancrage de Nantes comme repère de la cartographie surréaliste. Les artistes associés au mouvement et nantais de la ville sont représentés par d'importants ensembles d'œuvres dans la collection : le peintre Pierre Roy, qui expose dans la première exposition surréaliste de peinture en 1925 ; l'artiste et poète Camille Bryen, qui pratique le dessin automatique ; Claude Cahun, qui interroge la question de l'identité dans son travail de photographe et d'écrivain. La collection surréaliste du musée souligne également le rayonnement international de cette approche artistique qui marque l'art du 20<sup>e</sup> siècle : Yves Tanguy, André Masson, Oscar Dominguez, Marie Toyen, Wifredo Lam, Roberto Matta, Meret Oppenheim, Man Ray sont ainsi présents dans le parcours, au gré des accrochages, particulièrement dans la salle 19, intitulée *L'œil à l'état sauvage* en référence à la formule de Breton.



### Passage Pommeraye - fantasme, érotisme et mort

20, rue de la Fosse

S'il fallait désigner un lieu de l'imaginaire surréaliste à Nantes, ce serait sans doute le passage Pommeraye. Cette galerie couverte, au décor exubérant et fantastique, captant l'ombre et la lumière, inspire les écrivains surréalistes. Les passages couverts parisiens sont fréquentés par ces artistes : Aragon y voit une « lumière moderne de l'insolite », Breton « l'ombre et la proie fondues dans un éclair unique ». Mais c'est à Nantes que Pieyre de Mandiargues en fait le sujet d'une de ses nouvelles. Dans *Le Passage Pommeraye*, le lieu est mystérieux, la rencontre avec la femme-créature inquiétante, la descente dans les profondeurs de la Fosse fatale.

« Mais je vis soudain remuer en face de moi cette bouche écrasante. Ces belles lèvres bombées s'ouvrirent, hésitèrent, se renversèrent avec l'apparence du plus complet égarement, laissèrent échapper une seule parole que l'écho répercuta longuement dans le vide de la galerie déserte : « Echidna ». Ce fut la seule fois que j'entendis jamais cette voix et ce rauque septentrional, un peu chantant, issu comme avec effort d'une gorge serrée. » André Pieyre de Mandiargues, *Le passage Pommeraye* dans *Le Musée noir*, 1946.



### Place Graslin - la mort de Vaché

Le 6 janvier 1919, Jacques Vaché est retrouvé mort dans une chambre de l'hôtel de France, alors situé 3 place Graslin. Opiomane, il a succombé à une overdose. Mort accidentelle ou suicide ? Ses amis surréalistes penchent pour un geste intentionnel. En 1920, André Breton fait publier ses *Lettres de guerre*, en le préfaçant : « Jacques Vaché, l'homme que j'ai le plus aimé et qui a sans doute exercé la plus grande et la plus définitive influence sur moi. ».

Membre du groupe de Nantes, Jacques Vaché étonne par son style : il cultive une forme de dandysme, se travestissant, changeant de nom, vivant alors qu'il n'a pas encore vingt ans en union libre... Plus encore que son originalité remarquable, Jacques Vaché incarne aux yeux d'André Breton l'esprit libre cher au surréaliste.

### Lycée Guisth'au - la rencontre décisive

3, rue Marie-Anne-du-Bocage

La rencontre entre André Breton et Jacques Vaché a eu lieu fin 1915-début 1916, au lycée Guisth'au alors transformé en hôpital militaire. Une plaque commémorative posée à l'occasion du centenaire de cet événement le rappelle. Les deux jeunes hommes ont vingt ans à peine, mais ont déjà été confrontés aux atrocités de la guerre. Jacques Vaché a été affecté au 64<sup>e</sup> régiment d'Infanterie en juin 1915 et envoyé au front. Blessé à la jambe en septembre, il est de retour à Nantes à la fin de l'année. André Breton est alors interne à l'hôpital de la rue du Bocage. Pendant quelques mois, les deux hommes conversent, s'entretiennent de littérature. Ensemble, ils partagent Mallarmé, Valéry, Apollinaire, Rimbaud. Au delà des affinités intellectuelles, c'est aussi une forme de rapport au monde et à la vie qu'ils entretiennent ensemble, André Breton admirant chez son ami son goût du dandysme et de la subversion. Ces instants sont de courte durée puisque Jacques Vaché retourne au front dès mai 1916. Il s'en suivra quelques lettres et quelques rencontres. André Breton garde un souvenir tenace de cette période, vouant une profonde admiration pour Jacques Vaché, au point d'en faire, à titre posthume, une figure du surréalisme. « Jacques Vaché est surréaliste en moi », *Manifeste du surréalisme*, 1924.

### Parc de Procé

44, rue des Dervallières

Le parc de Procé tient une place particulière dans la littérature surréaliste. André Breton le met au cœur de sa relation à Nantes : « Nantes : peut-être avec Paris la seule ville de France où j'ai l'impression que peut m'arriver quelque chose qui en vaut la peine, où certains regards brûlent pour eux-mêmes de trop de feux, [...], où pour moi la cadence de la vie n'est pas la même qu'ailleurs, où un esprit d'aventure au-delà de toutes les aventures habite encore certains êtres. Nantes, d'où peuvent encore me venir des amis, Nantes où j'ai aimé un parc : le parc de Procé. » *Nadja*, 1964.

Puis, c'est au tour de Julien Gracq de réactiver l'association de ce lieu à la pensée surréaliste dans l'ouvrage qu'il consacre à Nantes, *La Forme d'une ville* (1985) : « Peu d'itinéraires de promenade nous paraissent rétrospectivement chargés d'un pouvoir de transfiguration aussi assuré que le trajet suivi par Breton, de son propre aveu, bien des fois, en 1915-1916, entre le lycée de jeunes filles – alors hôpital militaire – de la rue du Bocage, et le parc de Procé.[...] Ce qui frappe et qui par endroit va loin en moi, ce n'est pas tellement le salut superbement adressé au pouvoir de matérialisation imaginative propre à Rimbaud, c'est tout autant – ranimée, vérifiée à travers une expérience vécue en d'autres années et en d'autres circonstances – l'aptitude particulière d'une ville à fournir indéfiniment, souplement à l'imagination sollicitée par la poésie, des repères, des modèles et des chemins, à donner sur les visions les plus insolites presque naturellement, et sans avoir à être contrainte d'aucune manière.[...] Quand on s'avance, par une claire fin d'après-midi, jusqu'au pont de briques à arches étroites, construit en aqueduc, qui ferme le parc du côté de l'ouest et enjambe la Chézine, on a la surprise, en regardant à travers une arche, d'une vue aussi nettement cadrée, aussi dépaysante, aussi insolite, que celles que nous procuraient, enfants, les microphotographies enchâssées avec leur entille jaune dans nos porte-plumes d'écoliers.[...] Oui, la vision de Breton se prolonge [...]. »



### Gare maritime vers Trentemoult - « les cendres de nos rêves »

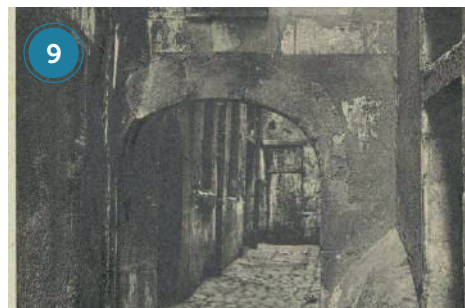
16, quai Ernest-Renaud

C'est au port de Trentemoult que se retrouve pour la dernière fois le groupe des Sârs. Nous sommes en octobre 1914, la guerre a commencé. Les jeunes gens s'attablent dans l'un des cafés du port. Ils se savent déjà voués à un ailleurs. Dans *Calvalcadour*, Jean Sarment raconte qu'avant de se quitter et pour garder trace de cet instant, il s'adonnent encore une fois à un jeu d'écriture. Le ton est désinvolte et désabusé :

« Tu as raison, dit Billenjeu (Bissérié), il ne faut rien laisser perdre. La pipe au coin des lèvres, il s'absorbe à une besogne minutieuse. D'un sous-main qui vante les vertus d'un apéritif, il tire des enveloppes jaunâtres, y vide à petites secousses, bien et également réparti, le contenu du cendrier, les cachète, trace une inscription à arabesques sur celle qu'il tend à Harbonne (Hublet).

– Tiens, vieux, mets cela de côté pour l'avenir. Harbonne lit : « Cendre de nos rêves ». - Pourquoi pas, dit-il. Hip, hip, hip. Chacun a son enveloppe. Chacun y trace l'inscription avec une ironique gravité. « Cendre de nos rêves ».

– Oh ! dit Bouvier (Vaché). Il laisse tomber son monocle comme accablé de nostalgie et, pour ne pas faire comme tout le monde, de sa petite écriture renversée, inscrit, à l'encre verte : « Ashes of our dreams ».



### Quai de la Fosse - le quai, le port, le rêve

Pont Anne de Bretagne

Le port et les quais évoquent le voyage, l'aventure, l'interdit. Sur le quai de la Fosse, tout un monde interlope se retrouve. C'est le lieu de la rencontre spontanée, fruit du hasard. C'est le lieu où les marins viennent raconter les histoires de leur lointain périple. C'est aussi le lieu de la prostitution. Tout un monde étrange, inquiétant, surprenant, susceptible de favoriser le surréel. En 1916, Jacques Vaché, de retour à Nantes après avoir été blessé au front, se fait docker. André Breton témoigne : « Il passait l'après-midi dans les bouges du port. Le soir de café en café, de cinéma en cinéma, il dépensait beaucoup plus que de raison, se créant une atmosphère à la fois dramatique et pleine d'entrain, à coups de mensonges qui ne le gênaient guère ». *La confession dédaigneuse*, 1924.



### Médiathèque Jacques Demy - les fonds surréalistes

24, quai de la Fosse

Depuis les années 1990, la Bibliothèque municipale de Nantes enrichit régulièrement ses collections consacrées à la place tenue par Nantes dans le surréalisme. Le fonds Jean Sarment a été constitué grâce aux donations de Jacqueline Sarment, fille de l'écrivain. Les collections autour de Jacques Vaché et de Benjamin Péret ont été constituées avec l'aide de l'État et de la Région Pays de la Loire. Cette politique volontariste et raisonnée a permis de réunir plusieurs centaines de pièces originales constituant l'une des premières collections publiques consacrées au surréalisme.

Les collections liées au groupe des Sârs permettent de retracer le parcours de chacun de ses membres, du début du vingtième siècle aux années 1920. La collection de manuscrits et d'imprimés de Benjamin Péret retrace la vie d'un membre actif du groupe surréaliste né à Rezé, proche d'André Breton, militant engagé dans l'opposition de gauche et passionné par les cultures amérindiennes.